

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 13 (1983)
Heft: 6

Rubrik: Nouvelle de Luisa Mehr : le vengeur

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le vengeur

Nouvelle de Luisa Mehr

L'église, haute et sombre, était remplie d'une foule noire; il pleuvait par averses rageuses, cinglantes. Pourtant, les gens étaient venus de tous les points de la vallée; la saison laissait quelques loisirs. La terre avait donné ses fruits, les troupeaux étaient redescendus des alpages. Hôtels et pensions, vidés de leurs derniers hôtes, se préparaient à recevoir, dès que la neige recouvrirait les pentes, les fervents de sports d'hiver.

Lentes et graves, les voix des chantres s'élevaient sous les voûtes humides, implorant la lumière et le repos éternel pour l'âme de Jérôme Lercoz. Mais le Seigneur avait sûrement fait miséricorde au brave Jérôme. Dire qu'il était couché immobile et froid, entre quelques planches, le géant à l'œil rieur, le colosse débonnaire qui n'avait jamais eu son pareil pour manier la cognée! Et si jeune! Vingt-cinq ans, ignorant la maladie. Il paraissait taillé pour devenir centenaire et un tronc énorme, dévalant inopinément la pente, le fauchait au passage. L'accident n'avait pas eu de témoin. Les bûcherons, remontant le lundi matin, avaient découvert leur camarade mort les jambes brisées, la tempe broyée.

La pauvre mère Lercoz expliqua que son fils était parti le dimanche matin, après la grand-messe, en disant qu'il avait une réparation à faire au treuil commandant le câble par lequel on descendait le bois dans la vallée; elle ne s'était pas trop inquiétée de ne pas le voir rentrer le soir, pensant qu'il passait la nuit dans le baraquement des ouvriers.

Matthieu Perrin, le gendarme, n'entendait pas les chantres qui psalmodiaient. A la nouvelle de l'accident, il était monté au chantier en même temps que le docteur. Il pleuvait; un épais brouillard flottait entre les arbres. On n'avait pas touché au corps. – Tué sur le coup! décréta le médecin qui était pressé parce qu'on l'attendait pour un accouchement difficile. Le tronc l'a atteint aux jambes, l'a fait basculer. En tombant, le gars s'est fracassé le crâne...

On avait déposé le corps sur une civière pour le descendre au village. Maintenant, on chantait pour lui l'office des morts; dans un moment, on l'enfouirait dans la terre et tout serait fini. Or, quelque chose dans l'esprit de Matthieu Perrin ne parvenait pas à admet-

tre que tout se terminât ainsi; le gendarme était profondément troublé; malgré lui, il se posait des questions, toujours les mêmes qui revenaient comme des mouches par temps d'orage.

Un ouragan avait occasionné, l'été précédent, de graves dégâts aux forêts communales; depuis deux mois les bûcherons déblayaient, sciaient, écorçaient; de nombreux troncs gisaient encore sur les pentes. Il n'était pas invraisemblable que, par suite des pluies incessantes qui ravageaient le sol, l'un d'eux se fût mis en mouvement, eût brusquement dévalé pour atteindre Jérôme probablement absorbé par son travail. Le malheureux garçon avait été projeté en avant, sa figure tuméfiée en témoignait. De tels accidents arrivaient parfois...

Ce que Matthieu Perrin ne pouvait, par contre, pas s'expliquer, c'était l'étrange, l'horrible blessure de la tempe, blessure qui avait entraîné la mort du bûcheron. Plus il y pensait, plus cela le troublait.

Autre chose tracassait le gendarme: la disparition de «Toubo», le griffon, l'inséparable compagnon de Jérôme. La mère Lercoz affirmait que, le jour fatal, son fils était bien parti avec le chien. Or, la petite bête demeurait introuvable. Avait-elle été écrasée, elle aussi, au moment de l'accident? Mais, dans ce cas, où se trouvait son cadavre?

Matthieu passa ses doigts dans ses cheveux drus et soupira. Deux nuits qu'il ne dormait pas, retournant sans arrêt les mêmes questions dans sa tête. Il n'avait pas osé parler à ses supérieurs des idées bizarres qui lui venaient, idées qui pouvaient n'être que le fruit de son imagination. Lisait-il trop de romans policiers? D'ailleurs, qui eût souhaité du mal au brave Jérôme? Le grand gars aux dents de loup n'avait compté que des amis. Et des amies...

Un crime de vagabond alors? Allons donc! Les vagabonds ne se baladent pas, par le froid et la pluie, dans des endroits où il n'y a rien à voler. Du reste, on n'avait pas touché au porte-monnaie de Jérôme.

Matthieu soupira encore. La veille il était remonté sur les lieux du drame pour chercher encore il ne savait au juste quoi: une seule trace subsistait: l'énorme tronc meurtrier coincé entre trois sapins.

«Quand donc le Juge sera assis, chantait la chorale, tout ce qui est caché sera connu et rien ne demeurera impuni!»

Est-ce que quelqu'un, dans cette église sombre, tremblait à cette idée du Jugement ou se réjouissait d'avoir su

échapper à la justice des hommes? Le gendarme serrait les poings...

L'office s'achevait. Dans le clocher noirci par la pluie, le glas tintait lentement, doucement. On ouvrit les portes et les gens du fond commencèrent de sortir. Mais ceux qui demeuraient encore dans l'église perçurent tout de suite un remous dans la foule, un arrêt, des exclamations étouffées.

L'angoisse qui étreignait Matthieu Perrin depuis deux jours le poussa à jouer des coudes, à se frayer un passage jusqu'à ce qu'il fût dehors.

– Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qu'il y a?

Des figures blêmes se tournèrent vers lui.

– Regardez! Là, dans la ruelle! Regardez! C'est «Toubo»!

Était-ce vraiment «Toubo», cette loque aplatie sur le sol, ce tas de poils raidis de sang et de boue?

– Il a un œil crevé! chuchota une femme avec horreur. D'où est-il venu? Il ne respire plus...

Personne n'osait approcher de la pauvre bête. A mesure que les gens quittaient l'église, ils s'agglutinaient à ceux qui étaient déjà sortis et cherchaient à voir, le cou tendu.

– Faut l'enterrer avec son maître! dit quelqu'un.

Matthieu fronçait les sourcils: «Toubo» avait-il été atteint par le tronc en même temps que Jérôme? Où était-il resté depuis l'accident? On ne pouvait pas poser de questions à un animal. Du reste, le chien était mort.

– Oh! oh! oh!

Un murmure de pitié venait de jaillir de toutes les bouches: la bête vivait encore, des spasmes agitaient ses flancs, la tête virait un peu. On avait l'impression que «Toubo» essayait désespérément de se soulever. Un gamin plus hardi que les autres s'était avancé de quelques pas et annonçait:

– Il a les reins brisés... Il ne peut plus marcher...

Des filles pleuraient.

– Il s'est donc traîné jusqu'ici! Ah! c'est qu'il l'aimait, le Jérôme!

Qui n'avait aimé le grand gars au rire d'enfant, aux épaules d'athlète, aux pieds agiles, le bel homme qui savait si bien danser la polka aux fêtes villageoises! Tout à coup, dans la foule, la pitié se mua en stupeur, en effroi: un grondement sourd sortait de la gorge de «Toubo»; le chien levait la tête; dans un effort lent, inouï, il parvint à se dresser sur ses pattes de devant; il fit face, montrant les dents dans une effroyable expression de rage et de haine furieuse, impuissante.

– Bon Dieu! souffla le gendarme.

Il comprenait, tous comprenaient que «Toubo» cherchait à s'élancer, à mordre. Qui visait-il? Pourquoi pas ce garçon au visage d'un blanc de craie, qui reculait, qui tentait de disparaître? D'un bond, Matthieu fut près de lui.

– Bouge pas, Antonin!

– Laisse-moi! râla l'autre. Laisse-moi...

Mais le gendarme l'avait saisi au bras. Est-ce qu'il n'avait pas entendu raconter quelque chose à propos de cet Antonin et de Jérôme? Mais oui. C'était sa femme qui lui avait dit l'autre jour que la belle Rosita, la sommelière du Café de la Gare, avait rompu ses fiançailles avec Antonin Delapierre, parce qu'elle était follement éprise du grand Jérôme. Centimètre par centimètre, écumant de souffrance et de colère, «Toubo» avançait et les gens éperdus retenant leur souffle. Les yeux rivés au chien, Antonin tremblait comme une feuille. Il répétait:

– Laisse-moi! Lâche-moi! Oh! oh!

Les doigts durs de Matthieu resserrèrent leur étreinte.

– C'est toi qui a poussé le tronc, hein, Antonin? Jérôme n'était pas mort, tu l'as achevé en le frappant sur la tempe! Et le chien? Il t'a attaqué? Tu as pu t'en débarrasser et tu l'as jeté dans la Lys? Tu ne pensais pas qu'il reviendrait t'accuser? Il te reconnaît bien, va!

– Non! Non! J'ai rien fait...

– C'est à cause de Rosita, hein? Elle ne voulait plus de toi...

«Toubo» approchait, grondait toujours. Antonin mit un bras devant sa figure.

– Oui, c'est moi! Oui! Oui! Oh! empêche-le d'avancer...

Mais le chien soudain n'avancait plus. Le hurlement s'étouffait dans sa gorge, la tête retombait, le corps s'affaissait. Quelques frissons agitèrent encore le pelage boueux, puis «Toubo» ne bougea plus.

Le glas sonnait toujours, triste et doux...

L. M.



Jean -G. Martin

Un
auteur
un livre

Pour la Main gauche

de Pierre-Ph. Collet

Vous connaissez tous Pierre-Philippe Collet. Pour les lecteurs d'«Aînés» il tient sur sa sellette des musiciens dont il raconte la vie et, de Rameau ou Offenbach à d'autres, il cherche à mettre en lumière les secrets de leur art. L'humour de Pierre Collet, son sens du raccourci, la poésie de ses descriptions, la musique même de son style ailé, imagé et clair à la fois, se retrouvent dans ses nouvelles dont quelques-unes ont paru dans «Aînés» et d'autres dans un premier recueil intitulé *La Part de l'Ombre*. Il publie aujourd'hui un deuxième recueil de récits inédits *Pour la Main gauche* aux Editions Eliane Vernay (Genève). Où chercher «les indispensables clefs de la vie des autres» dont parlait le poète Jacques Audiberti? Dans le spirituel et l'observation du réel sans doute, mais aussi dans l'imprévu des choses, dans le rêve et dans le fantastique. «La vie est un songe», disait Calderon cité par Maurice Schneuwly dans son excellente préface au livre de Pierre-Ph. Collet.

L'auteur de *Pour la Main gauche* fait vivre ses personnages dans une ambiance de rêve, une sorte d'envoûte-

ment lent qui prolonge le «suspense» par toute une suite de descriptions et de faits réels. Les exemplaires de tête du livre sont ornés de collages originaux de Pierre Lometto et je comprends l'affinité qu'il y a entre cet artiste et P.-Ph. Collet, chaque élément de ces collages étant pris dans la réalité pour créer finalement l'irréel, l'illusoire, le fabuleux. La fiction entraîne l'imagination sur les sentiers imprévisibles d'un art difficile. Peu nombreux sont les auteurs de chez nous qui s'y engagent; ils préfèrent se pencher plutôt sur leur passé et se plaisent au champ clos de leur ego.

Que nous révèlent-elles de leur auteur les histoires de *Pour la Main gauche*? Le fantastique dont plusieurs s'inspirent est-il le fait d'un écrivain particulièrement angoissé par ses rêves intérieurs? Il ne me semble pas. P.-Ph. Collet, subtil et fin, élégant dans ses manières comme dans son écriture, trouve probablement son inspiration dans l'évasion. Evasion hors du train-train quotidien, des faits du monde, des multiples calculs imposés par une profession. Or toute évasion est source de poésie; qu'on la trouve dans la musique et la littérature comme P.-Ph. Collet et comme son éditrice. En effet, Eliane Vernay qui est elle-même poète, choisit ses auteurs. On ne peut la séparer des livres qu'elle édite avec une obstination souriante, émouvante aussi, car la voici depuis plus de six ans au service des poètes, malgré déboires et moments de découragement. «La poésie, dit-elle, c'est une histoire d'amour.»

Je me garderai de résumer et d'analyser les récits si divers, si pleins de fantaisie de *Pour la Main gauche*. Certains m'ont enchanté. Citerai-je la tendresse exprimée pour le vieux Sébastien dans «Histoire de chaises», l'humour du «Compositeur public», la cocasserie de «Mémoire d'un cochon d'Inde» et le charme d'«Histoire d'un petit château»? Permettez-moi en conclusion une seule citation tirée d'un conte où l'auteur ironise doucement sur Picasso et le cubisme, «Le Modèle»: «Conchita, il (Picasso) l'avait trouvée dans un cirque... On l'avait engagée comme funambule. Un soir elle avait raté la corde, ce qui avait laissé à son visage un étonnement qui n'était pas fait pour l'arranger. ... Elle avait une oreille sur la joue, le nez planté au milieu du front, deux yeux superposés et toujours de profil, une bouche vaste, effrayante et une tignasse d'étope. Mais à part ça elle était charmante. Ha! Picasso ignorait alors qu'il aurait à inventer le cubisme pour justifier son modèle!»

J.-G. M.

Ah! Tourterelle!

Tôt le matin ma tourterelle
Sur le balcon vient m'éveiller
Roucoucou, roucoucou fait-elle

Et je sais bien qu'elle m'appelle
A sa façon de roucouler
Tôt le matin ma tourterelle

Or j'aimerais me passer d'elle
Me retourner sur l'oreiller,
Mais roucou, roucoucou fait-elle

Elle abuse vraiment la belle
Moi qui voudrais tant sommeiller
Tôt le matin ma tourterelle

Et d'insister la péronnelle!
Quand je n'aspire qu'à bâiller
Roucoucou, roucoucou fait-elle!

Pourquoi donc être si cruelle
Pour à tout prix me réveiller
Tôt le matin ma tourterelle
Roucoucou, roucoucou fait-elle.

G.-F. Clavel